

N.-D. DE TRÉMINOU
LA TORCHE-BEUZEC EN PLOMEUR

N.-D. de Tréminou en Plomeur

TRÉMINOU EN PLOMEUR

Discrète et modeste, mais admirable dans sa finesse et ses justes proportions, la chapelle Notre-Dame de Tréminou, aux confins de Plomeur et de Pont-l'Abbé, sur la route qui relie cette ville à Saint-Jean-Trollimon, est une de ces perles cachées dans nos campagnes bretonnes, œuvres de la piété et de l'art d'autrefois, maintenues vivantes par la piété et le soin des générations successives.

Derrière le mur d'enceinte et à travers le rideau d'arbres, le voyageur pressé n'a que le temps d'apercevoir une toiture et un fin clocher, et il passe... Le vrai visiteur sait s'arrêter, il regarde, il entre et découvre un sanctuaire vivant, ayant sa personnalité.

LA VIE INTENSE DU PARDON

Certes, au quatrième dimanche de septembre, la chapelle de Tréminou est un centre de vie, d'une vie qui déborde sur la proche ville. Depuis combien de temps se pratique ce dédoublement du Pardon de Tréminou, les réjouissances profanes s'étant transférées à deux kilomètres de là, en pleine ville de Pont-l'Abbé, tandis que les pèlerins viennent prier et participer aux cérémonies religieuses dans la chapelle ? Nous n'avons pu le savoir. Nos « pardons » ont été, de tout temps, en même temps que des rassemblements religieux, des fêtes pour tout l'homme, de grandes fêtes populaires. Les divertissements et les jeux y avaient donc leur place : pour un peuple dont l'existence quotidienne était dure, c'était un besoin. Pour Tréminou, dont le pardon est, au terme de l'été, le rendez-vous de tout un canton, c'est une heureuse solution que l'énorme fête foraine, étalée sur plusieurs jours, ait trouvé son cadre à l'écart du sanctuaire.

Ici-même, le pardon se déroule dans une ambiance recueillie et paisible, quoique animée par l'afflux des pèlerins de tous âges, spécialement des mamans amenant leurs petits enfants. On ne voit plus beaucoup, aux abords de la chapelle, les mendiants et les estropiés tendre la main et réciter force prières, répondant à chaque aumône : « Doue ho pao ! » (Dieu vous paiera). Ils étaient encore nombreux il y a quarante ans. A l'ombre de la maison de Dieu et de Notre-Dame, sa Mère, les pauvres étaient chez eux.

Les dévotions du pardon comportent une participation aux offices communautaires — messe, vêpres, procession — présidés par le clergé, puis la part de la piété privée, personnelle à chaque pèlerin. Ainsi amène-t-on devant Notre-Dame de Paradis les enfants qui tardent à parler ou à marcher ; ainsi confie-t-on à saint Herbot les soucis concernant le bétail. Et combien d'autres prières intimes...

NOTRE-DAME DE TREMINOU

Le chevet droit — la maîtresse vitre avec son fenestrage de style flamboyant.



LA CHAPELLE TELLE QUE DES SIÈCLES L'ONT FAITE

1) **ORIGINES.** — Aucun texte écrit n'en parle, mais point n'en est besoin pour savoir que cette chapelle a pris la place d'un sanctuaire païen, comme à Tronoan et en tant d'autres lieux. Pourquoi aurait-on honte de le dire, comme si une telle origine était peu glorieuse ? Le Dieu vivant que Jésus-Christ a révélé aux hommes, nos ancêtres païens le cherchaient « comme à tâtons », suivant le mot de saint Paul, à travers l'obscurité. Le christianisme ne pouvait qu'élever et purifier les vieilles religions. Aussi l'Eglise, surtout en nos pays celtiques, a-t-elle jugé plus sage, au lieu de détruire les anciens lieux de culte, de les sanctifier en les dédiant à la Mère de Dieu et aux saints. N'a été supprimé que ce qui était ouvertement idolâtrique : la pierre sacrée.

Devenus chrétiens, nos ancêtres Bretons et Armoricaïns ont donc conservé leurs sanctuaires de toujours, avec ces éléments traditionnels que sont : la chapelle avec les arbres qui l'encadrent, une croix ou calvaire qui remplace la pierre sacrée idolâtrique, et la fontaine. Les eaux, les arbres et les pierres, après avoir été objets d'un culte bien imparfait, ont passé au service du culte du vrai Dieu. Les fidèles l'ont-ils toujours bien compris ainsi ? On sait bien que non, et on ne s'en étonnera que si on ignore combien profondément le sentiment religieux pénétrait l'âme populaire. L'Eglise, patiente éducatrice, l'a bien compris, n'intervenant que pour couper court à telle ou telle pratique nettement superstitieuse ou inconvenante. A Tréminou, c'est probablement pour une raison de ce genre que la fontaine fut murée, à une époque inconnue.

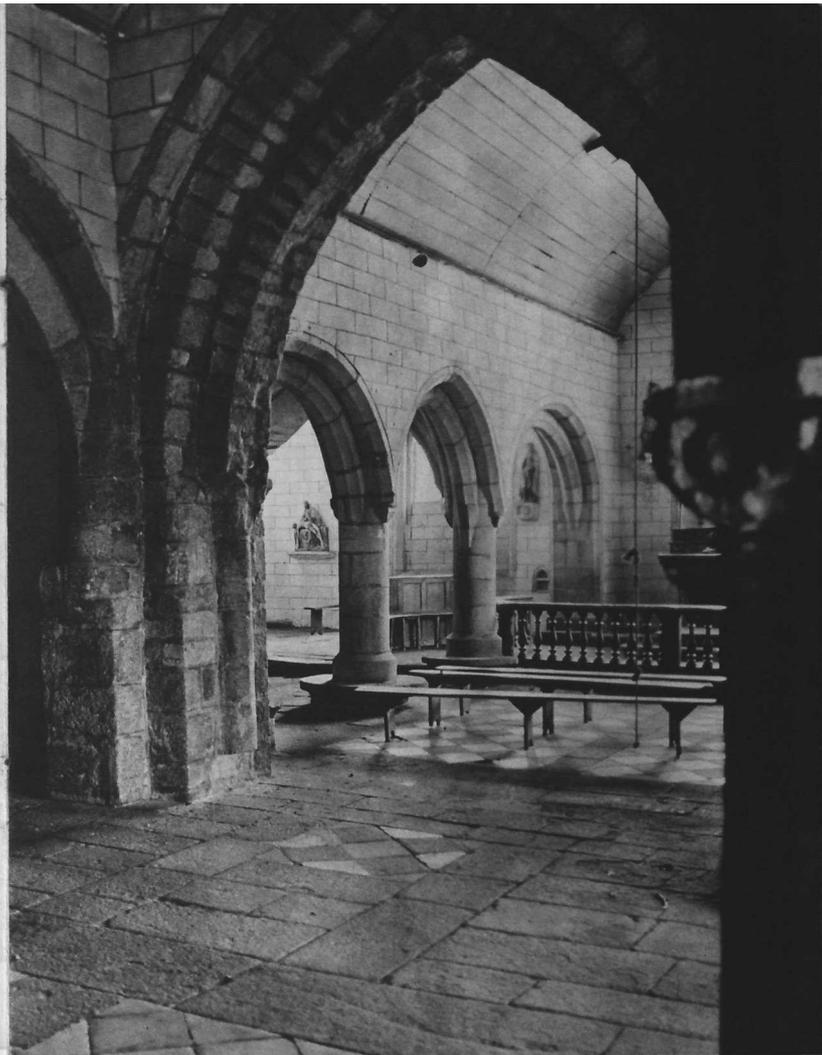
2) **DU SANCTUAIRE EN BOIS A LA CHAPELLE DE PIERRE** — Du premier sanctuaire chrétien dédié à Notre-Dame de Tréminou, il ne reste rien. La chose se comprend : pendant plusieurs siècles, tout se construisait en bois, même les palais des rois, les églises aussi, ce qui n'excluait pas une technique savante et un art véritable. Il existe encore aujourd'hui, en Norvège, de vastes et belles églises en bois.

Quand l'usage de bâtir en pierre se répandit dans ce pays, une des premières églises de la région dut être celle de Loctudy (XI^e siècle). A Tréminou, on ne signale de chapelle en pierre qu'à propos de sa restauration.

3. — **UNE BULLE PAPALE POUR TREMINOU.** — De nombreuses ruines avaient été accumulées dans toute la Bretagne, entre 1340 et 1364, par la guerre de Succession au duché, qui se termina par la victoire du duc Jean IV. Vingt ans après, en 1385, une bulle du pape Clément VII accordait des indulgences à ceux qui aideraient par des aumônes « à la réparation de la chapelle Notre-Dame de Trémoznoù, située près du port de mer de Pont-l'Abbé ». Notons en passant cette forme ancienne du nom : si elle ne nous permet pas d'expliquer le sens du mot, elle suffit pour écarter des étymologies tirées de la forme actuelle, par exemple à partir du verbe « tremen » (passer ou trépasser).

4) **CE QUI RESTE D'AVANT 1385.** — Quand les aumônes sollicitées par la bulle permirent la restauration, on ne garda pas grand chose de l'édifice antérieur. C'est le morceau le plus solide qui est resté. Au bout occidental de la nef, côté sud, il y a un pilastre qui paraît bien en faire partie. Mais il y a surtout le grand *arc diaphragme* séparant la nef du chœur, véritable pignon intérieur sur lequel repose le clocher.

NOTRE-DAME DE TREMINOU
L'intérieur des 13^e et 14^e siècles.



Ce grand arc datait-il d'un siècle plus tôt, ou de deux siècles ? Les spécialistes en discutent. Pour nous, l'intéressant est de noter, dans les trois arcades dont il est formé, surtout dans celle du centre, beaucoup plus large et plus haute que celles des bas-côtés, les traits caractéristiques de ce qu'on appelle, en histoire de l'art, l'Ecole de Pont-Croix — on l'appellerait plus justement l'Ecole du Cap-Caval —. Colonnnes, chapiteaux, retombée des arcades, ornementation, il y a là tout un style qui se retrouve à la même époque (soit le XII^e, soit le XIII^e siècle) dans tout l'ancien Cap-Caval, Pont-Croix étant à la limite nord, comme Pluguffan est à la limite est. Comme témoins de ce style, on trouve encore : Penhors en Pouldreuzic, Plovan et sa chapelle de Languidou, Tréogat, Peumerit, Languivoa en Plonéour, Lambourg en Pont-l'Abbé et, tout proche de Tréminou, Beuzec-Cap-Caval.

5) **LA RESTAURATION A PARTIR DE 1385.** — L'arc diaphragme restant comme ossature, on refit la nef, le chœur et le clocher.

Dans la nef, côté sud, on remarque les élégants piliers en faisceaux de colonnettes, quatre de chaque côté, puis le mur occidental avec sa porte dont l'entour est en saillie et qui est coiffée par un auvent en dalles de pierre, enfin le mur du chœur avec ses deux petits contreforts.

Outre le clocher, que nous admirons avec sa finesse et sa sobre élégance, bien planté sur l'arc central, signalons encore la porte sud, encadrée par des colonnettes, quatre de chaque côté, puis le mur occidental avec sa porte dont l'entour est en saillie et qui est coiffée par un auvent en dalles de pierre, enfin le mur du chœur avec ses deux petits contreforts.

6) **RESTAURATIONS ULTERIEURES.** — Au début du XVI^e siècle, la chapelle de Tréminou acquiert à peu près sa physionomie définitive. De cette époque sont les piliers cylindriques du côté nord de la nef, les deux bras du transept (de part et d'autre du chœur), la maîtresse vitre avec son fenestrage de style flamboyant et, sans doute, le petit ossuaire aménagé dans le corps de la chapelle, au bas de la nef, après la porte sud.

Depuis cette époque, on ne signale que des travaux de réfection. Ainsi une inscription nous apprend que les boiseries du bas de la chapelle furent refaites en 1665. En 1845, l'édifice fut remis en état, le chœur exhausé, la toiture refaite. En 1890, on a redressé les murs. Enfin, en 1964, avec le concours des Bâtiments de France, est amorcée une réfection de toute la toiture et de nouveaux vitraux sont préparés par le maître-verrier Hubert de Sainte-Marie.

7) **LA STATUAIRE** est composée d'œuvres anciennes, peu nombreuses mais intéressantes : une Vierge à l'Enfant, titulaire de la chapelle, une autre Vierge à l'Enfant appelée Notre-Dame de Paradis, une Piété (la Vierge tenant sur ses genoux son Fils descendu de la croix), saint Herbot, saint Roch, sainte Marguerite.

A qui lève la tête apparaissent d'autres sculptures qui intriguent : c'est dans le transept, sur la sablière, cette pièce de bois horizontale posée à la base de la charpente. Ce travail du XVI^e siècle, loin d'être pure décoration, est chargée de sens. C'est toute une évocation de la vie des hommes, ceux-ci étant, selon une tradition celtique, personnifiés par les têtes. Les plaisirs et les joies sont symbolisés par les feuilles, les fleurs et les fruits ; de façon plus expressive encore, les dangers

BEUZEC-CAP-CAVAL

L'église Saint-Budoc — le chevet avec sa maîtresse vitre du même type que celle des Carmes de Pont-l'Abbé.



et les drames sont évoqués par le thème, sans cesse repris, de la tête humaine plus ou moins engagée dans la gueule du monstre. Symbolisme chrétien, certes, où ce monstre personnifie le démon ; mais en même temps symbolisme universel, et plus spécialement celtique, où le monstre représente toutes les forces, visibles ou invisibles, ennemies de l'homme et de son bonheur.

8) **LA CHAIRE EXTERIEURE.** — Le placitre, qui fut le cimetière — jusqu'à la Révolution on enterra à Tréminou — semble avoir été réduit, surtout à l'est, où il comprenait sans doute autrefois la croix très ancienne et très simple qui s'élève sur une plate-forme bordée d'un parapet de pierre, véritable chaire à prêcher extérieure, comme il n'en existe que fort peu.

C'est en ce lieu que se rassemblèrent, le 2 juillet 1675, les délégués de 14 paroisses des environs, au moment de la révolte du Papier timbré. Ce peuple de paysans, plus d'un siècle avant 1789, rêvait de réformes sociales très hardies, résolument égalitaires ; guidé par les plus instruits, il inscrivit ses aspirations dans le célèbre *Code Paysan*. La répression de cette révolte, on le sait, fut très dure. Non content d'ordonner des exécutions terribles et des amendes, le pouvoir royal s'en prit aux monuments et fit décapiter les clochers de Combrit et de Lambourg sa trêve, comme ceux de Lanvern et de Languivoa en Plonéour. A Tréminou même, heureusement, il n'y eut pas de telles représailles.

BEUZEC-CAP-CAVAL

Paroisse jusqu'à la Révolution, ayant dans sa dépendance les trèves — ou succursales — de Saint-Guérolé et de Tronoan, celle-ci fusionnée avec Saint-Jean-Trolimon dès avant 1789, Beuzec avait alors une vaste église, dédiée à saint Budoc, le maître de saint Guérolé. Comme à Tréminou, elle était divisée en deux par un grand arc triomphal portant le clocher. Au XIX^e siècle, cette église presque abandonnée menaçant ruine, on a sacrifié la partie ouest et muré les arcades du pignon central, qui forme maintenant façade.

Dans ce qui subsiste — l'ancien chœur — on trouve la marque de trois époques principales, correspondant à celles de Tréminou. Il y a d'abord ce qui relève de l'École dite de Pont-Croix (XII^e ou XIII^e siècle) à savoir : un pilastre avec tailloir en biseau, qui se reconnaît dans la partie bouchée, et trois arcades séparant la nef du bas-côté nord, soutenues par deux pilastres et par un pilier à huit colonnettes tangentes, comme on en voit à Pont-Croix (la nef disparue, avec ses piliers à colonnettes du même type, devait avoir belle allure).

Le clocher est des environs de 1400, comme celui de Tréminou ; mais il n'a pas la même finesse élégante et bien proportionnée. De cette époque est aussi le mur du chevet, avec sa grande fenêtre à quatre baies.

Une troisième époque, le XVI^e siècle, a remanié le bas-côté sud, séparé de la nef par deux grandes arcades dont les voussures pénètrent directement, sans chapiteaux, dans les piliers.

Cette église continue d'abriter, sous l'arcade sud du chœur, la tombe surélevée de Charles Le Heuc et de Jeanne Jégado, seigneur et dame de Lestialla, qui vivaient en 1600. Plusieurs autres tombes, dans le pavé et dans un enfeu au nord, ont les armes des familles Le Heuc et Jégado.

Il reste encore à Beuzec un peuple de statues anciennes dont plusieurs, malheureusement, sont en assez mauvais état. Saint Budoc, patron du lieu, est représenté en abbé mitré, en chape, tenant d'une main la crosse et de l'autre un livre. Il y a

trois images de la Vierge à l'Enfant, plus une Pietà en pierre, un saint Ambroise (provenant de sa chapelle, proche d'ici, détruite), saint Jean l'Évangéliste avec un calice, saint Roch, sainte Barbe.

A l'extérieur, le vaste placitre, qui était autrefois le cimetière, mais agrandi de toute la partie sacrifiée de l'église, renferme un Calvaire élevé sur des gradins circulaires. Au près du Christ en croix, on y voit la Vierge, saint Jean et Marie-Madeleine ; une Pietà y est figurée aussi.

CHAPELLE DE SAINT-COME

En mai 1676, on découvrit les fondements d'une chapelle et d'une fontaine, au village de Langougou, alors en Loctudy, aujourd'hui en Plomeur.

Les titulaires en étaient, d'après la tradition, saint Côme et saint Damien, patrons des médecins.

De nombreuses guérisons et améliorations (en tout quarante-sept) y furent constatées... Les procès-verbaux officiels sont conservés aux archives de l'évêché de Quimper. ... La Chapelle actuelle date de 1867.

On y remarque les vieilles statues de saint Côme et saint Damien, vêtus de leurs robes de docteurs et portant ampoules et vases de médicaments, ainsi qu'une statue de saint Jean-Baptiste.

Saint Côme et saint Damien sont l'objet d'une grande vénération, surtout de la part des malades.

Le pardon, très suivi, a lieu le deuxième dimanche d'octobre.

PLOMEUR - L'ÉGLISE PAROISSIALE

Vieille de deux siècles — une inscription porte la date de 1760 — l'église paroissiale fait, par son extérieur, figure de parent pauvre à côté non seulement d'églises comme celles de Penmarc'h ou de Pont-l'Abbé, mais même de chapelles comme Tréminou. On serait tenté d'ironiser : elle n'a même pas de clocher véritable ! Notons cependant, avant d'entrer, le calvaire avec ses croix élancées en granit ; il fut béni en 1861, mais on y a adjoint une belle Pietà datée de 1553.

A l'intérieur, cette église a heureusement conservé des pièces précieuses, dont plusieurs sont classées, du mobilier de sa devancière. Outre deux bénitiers, celui du portail et celui de la porte nord, ce dernier daté de 1622, le visiteur remarquera le retable du Rosaire, ainsi qu'un bel ensemble de statues anciennes : sainte Thumette, patronne du lieu, saint Jacques, saint Jean-Baptiste, saint Michel, le groupe de sainte Anne et la Vierge — ces cinq œuvres datant du XV^e siècle — puis la Vierge enceinte, représentation peu commune de l'attente de Noël, saint Herbot, saint Roch, saint Ambroise, saint Pierre et saint Paul.

Sainte Thumette, en breton « santez Tunvez » (on prononce Teunvé), — cette mutation interne du « m » est, en breton, tout à fait régulière, et la prononciation locale est aussi très régulière — est une des rares saintes de l'ancienne Eglise bretonne ; chose encore plus rare, elle est la patronne d'un paroisse en *Plou*. Un récit d'origine tardive a prétendu en faire une des compagnes de sainte Ursule, vierge et martyre : d'où la palme qu'elle tient à la main. Une tradition locale, qui a toutes chances d'être plus ancienne, fait d'elle la sœur de saint Enéour, patron de la paroisse voisine de Plonéour. Une légende rapporte que Thumette, recherchant



un emplacement pour son église, passa au village de Penhéro, sur la route du Guilvinec, quand des femmes au lavoir se moquèrent d'elle. La sainte ne pouvait pas être méchante ; elle se contenta d'aller chercher plus loin, condamnant ainsi les railleuses à un plus long trajet pour se rendre à la messe. On sait que les légendes recouvrent souvent un fond d'histoire vraie ; mais qui pourra nous dire quel est ici ce fond caché ?

SURVOL DU PAYS : LE CAP-CAVAL

Plomeur (forme mutée : *Ploveur*, prononcée en contractant : *Pleür*) est un terme breton remontant aux temps de l'arrivée des Bretons en Armorique, il y a 14 ou 15 siècles. Venant du latin « plebs major », il signifie la paroisse plus grande, la grande paroisse.

Nous sommes en plein *Cap-Caval*, appellation moyen-âgeuse qui répond, par le latin « Caput Caballi », au terme de « Penmarc'h » = tête de cheval, qui s'est conservé en breton, mais limité maintenant à la pointe extrême sud-ouest.

Depuis quelques dizaines d'années, il est vrai, une autre désignation tend à prévaloir, celle de « Pays Bigouden », tirée du nom d'un détail de la coiffe des femmes. Il est permis de regretter l'abandon du vieux nom de *Cap-Caval*, à la sonorité si pleine.

Si le *Cap-Caval* a formé, il y a huit ou neuf siècles, une circonscription ecclésiastique — un doyenné — comprenant tout le sud-ouest de l'actuel Finistère, à l'ouest de l'Odé, rivière de Quimper, et au sud du Goyen, rivière de Pont-Croix et d'Audieme, on constate que sa partie vitale, la plus peuplée et la plus dynamique, a toujours été cette plaine maritime qui forme aujourd'hui le canton de Pont-l'Abbé et dont la commune de Plomeur occupe le centre géographique.

Cette région dépourvue de relief contraste avec le pays très accidenté, tout en collines et vallons, qui commence à partir de Plonéour. Ici, l'horizon est vaste et se prolonge à perte de vue sur la mer toute proche, tour à tour amie et ennemie, dont les vagues se brisent sur la pointe de la Torche, en Plomeur, comme sur les rochers de Saint-Guénoé.

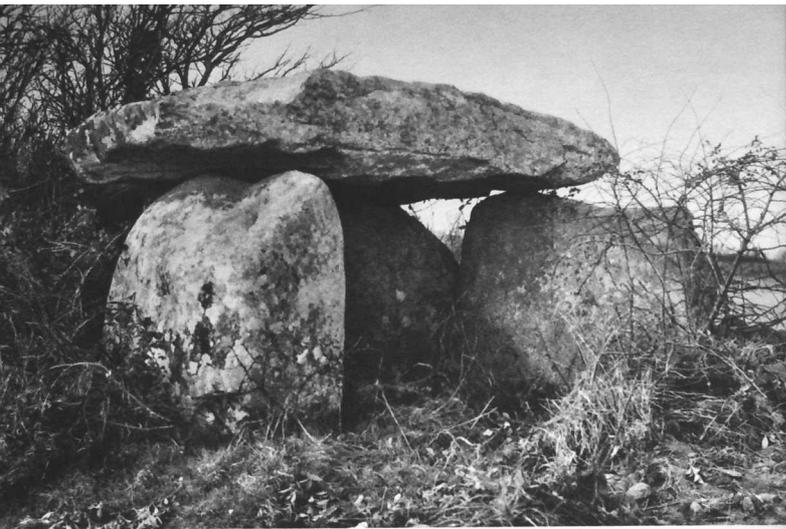
SURVOL DU PASSÉ

1) Sanctuaire de la préhistoire

Cette extrémité de l'Occident — le pays où le soleil se couche dans la mer — attira de très bonne heure les humains. En dépit des destructions si nombreuses surtout depuis un siècle, les vestiges préhistoriques surabondent, donnant l'impression que ce terroir, de part et d'autre de la pointe de la Torche (plus avancée dans la mer en ces temps lointains), était considéré comme un lieu saint bien avant le christianisme. Bornons-nous à quelques indications rapides, mais évocatrices, de ce qui se trouve sur le territoire actuel ou passé de Plomeur et de Beuzec.

Cela commence par les humbles traces d'amas de coquillages et d'autres débris de cuisson relevés à la Torche, à Porz-Tibor et à Kervédal, dont les spécialistes seuls pouvaient deviner la valeur pour la préhistoire et qui remontent au lendemain de la période glaciaire ; c'est ce qu'on appelle, d'un nom danois devenu international, un *kjoekkenmøding*.

Descente de Croix dans l'église de BEUZEC-CAP-CAVAL.
Vierge enceinte dans l'église de Plomeur.



Viennent ensuite les vestiges de l'époque néolithique — ou de la pierre polie — toujours dans les mêmes parages : silex taillés, haches polies, à la Torche, à Kerdraffic, à Porz-Carn, à Porz-Tibor.

Vestiges encore, mais combien plus imposants et attestant une civilisation plus évoluée, que les monuments mégalithiques : menhirs, dolmens, allées couvertes. Ce qui en subsiste est encore beau, avec les menhirs de Kerfland, de Kerscaven, de Kerdanno, de Lestriguiou. De ce dernier endroit, où se trouve aussi un dolmen, partaient des alignements dits de la Madeleine, en direction de la Torche : sur près d'un kilomètre, en quatre rangées, plus de 500 pierres dressées, dont il reste peu de chose... Ajoutons-y les chambres sépulcrales de Kerugou, les allées couvertes de Runaour et du Poulguen.

Est venu ensuite l'âge du bronze, pour lequel le Finistère est la région la plus riche d'Europe, et c'est le Cap-Caval qui a fourni la plus abondante moisson. Des centaines de tombes rectangulaires ont été repérées (mais on en a détruit des milliers) : on y a trouvé haches à talon, épées, poignards, poteries.

Enfin, au cours du dernier millénaire avant Jésus-Christ, entre 800 et 600, se produisit l'invasion des Celtes ou Gaulois, qui avaient l'avantage de connaître l'usage du fer. Les traces de leur occupation se trouvent, avec des stèles de pierre très nombreuses, surtout autour de Tronoan, depuis Roz-an-Tremen et Porz-Tibor au sud jusqu'à Kervilré au nord.

Mais que dire de l'étonnante et mystérieuse nécropole de Saint-Urnel ? Là, tout près de la chapelle de Tronoan, au midi. Sur une dizaine d'hectares, on repère des couches superposées de squelettes — cinq au moins — et des sondages qu'on y a effectués font état d'un minimum de 100.000 morts, et peut-être le double.

L'explication de cette fantastique « cité des morts » peut-elle être donnée ? On ne peut que l'entrevoir. On admet que Tronoan, avant l'implantation du christianisme, était le lieu d'un culte très ancien. D'autre part, si le toponyme « Saint-Urnel » a quelque sens, ce n'est pas le nom d'un saint qu'il faut y voir (on a d'ailleurs hésité, pour rendre compte de la prononciation locale, qui, elle, n'a pas varié, entre Saint-Urnel et Saint-Saturnin), mais ce serait bien plutôt le nom, très reconnaissable, de la dernière personnification de la divinité honorée là : Saturne, le nom latin du « père des dieux ». Mais quel nom lui donnait-on avant la conquête romaine ? Et avant la conquête gauloise ?

Indépendamment de ces suppositions, on constate que, si l'étage supérieur de la nécropole est de l'époque gauloise, le plus ancien date de deux mille ans au-delà. Pour attirer, pendant si longtemps, un tel rassemblement des morts, quelle pouvait être la vertu propre attribuée à ce lieu saint ? On ne peut s'empêcher de penser à sa position « au bout de l'Occident », face à l'océan sans limites, et par là au voyage vers la « terre de jeunesse », rendez-vous des défunts dans une croyance encore mal éclairée, mais dont la netteté sur le point essentiel est frappante. Il y avait là un fond religieux que la révélation chrétienne est venue éclairer et purifier.

DOLMEN DE MENEZ-LANDU

Allée couverte de Kerugou — chambre sépulcrale de l'époque néolithique.



2) L'immigration des Bretons au Cap-Caval

Venant d'Outre-Manche, les Bretons arrivèrent en Armorique par vagues successives, entre la fin du V^e siècle et le VII^e siècle. Dans quelles conditions s'établirent-ils au Cap-Caval? Les précisions manquent; mais l'intensité de leur peuplement a un bon indice dans le nombre des paroisses au nom en *Plou*, qui est particulièrement révélateur de l'origine bretonne: Plomeur, Plobannalec, Plonivel, Plonéour, etc... Les historiens se sont interrogés sur le cas de Beuzec-Cap-Caval, comme de deux autres Beuzec en Cornouaille, l'un dans le Cap-Sizun, l'autre à Concarneau: cette paroisse, qui porte, sans le préfixe *Plou*, le nom de saint Budoc, est-elle une paroisse primitive? Notons qu'elle fut assez importante, puisque c'est d'elle que dépendaient les chapelles ou trèves de Saint-Guérolé, Tronoan et Saint-Jean.

Si Beuzec ne fut pas paroisse primitive, c'est-à-dire fondée dès l'époque de l'immigration bretonne — et les spécialistes penchent pour la négative — on ne s'explique que mieux le nom donné à Plomeur, le « *plou* » plus grand, le *grand Plou*, de la région, remarquable à la fois par son étendue et par sa population. Il comprenait primitivement les communes actuelles de Plomeur, du Guilvinec (qui ne s'est détaché qu'en 1883), de Penmarc'h et de Saint-Jean-Trolimon, c'est-à-dire exactement ce terroir de prédilection de la préhistoire qu'on a vu.

P.-J. NEDELEC

ÉDITIONS D'ART
JOS LE DOARÉ
CHATEAULIN (Sud-Finistère)

HÉLIO-LORRAINE - NANCY - 5-1965

LA TORCHE EN PLOMEUR — Le rocher du Corbeau (Karregenn ar vran)
Cette Pointe de la Torche est un des sites les plus extraordinaires du Finistère, aussi bien par le caractère sauvage de cette côte que par les vestiges préhistoriques qui s'y trouvent; une allée couverte de l'époque néolithique est visible sur le sommet de la falaise, à proximité on peut voir un KJOEKENMOEDING, vastes restes de cuisine provenant de populations primitives, essentiellement ichtyophages. Exploré en 1880, cet amas de débris a fourni un squelette humain et des objets divers, silex, percuteurs...

